

## DES HOMMES VOUDRAIENT PARLER

Des hommes voudraient parler. Des hommes qui ne sont que des ouvriers, des artisans, des paysans.

Et parmi eux, de plus en plus maintenant des chômeurs. Ils sont écrasés par la fatalité d'être nés sous le signe de la pauvreté qui veut que tandis qu'une minorité d'oisifs n'a que son Paradis à gagner, ils ont, eux, le nombre, — le Paradis en plus s'ils y croient — leur pain quotidien à gagner.

Jusqu'ici ces hommes de basse extrême n'avaient en quelque sorte jamais rien cru devoir dire. On avait parlé pour eux. On parlait pour eux. En revanche ils étaient ceux qui font le travail, les guerres, les insurrections. Après les insurrections ou les guerres, ceux qui parlaient reprenaient leur place et leur plume de parleurs, et le cas échéant défendaient des idées diamétralement opposées à celles exposées la veille. Ceux pour qui et au nom de qui on parlait, retournaient à la peine des champs, des usines, des ateliers, aux risques des mers et des mines.

Aujourd'hui, ces hommes, qui ont conscience d'avoir quelque chose à exprimer quand ils cherchent à se faire entendre, constatent qu'en dehors de leur classe, soumise à la peine du labeur, et de la classe dirigeante, il existe une caste dite l'élite et que c'est elle qui les éloigne ou les rabroue : « Nous sommes là pour parler pour vous. »

Certains le croient ou font semblant de croire.

D'autres pensent qu'il y a quelque abus dans l'attitude de l'élite, mais comme ils n'ont ni le temps ni l'argent qui sont le nerf des discussions et que le travail les accapare, ils attendent des jours meilleurs.

Quand ils lisent ce que publient leurs remplaçants volontaires ils ne sont pas toujours très satisfaits, mais comme ils n'ont pas voix au chapitre, nul ne le sait et les parleurs continuent. De plus en plus, ils sont d'avis qu'il faut parler « pour le peuple ». L'avenir du monde n'est-il promis au prolétariat ?



Victor Hugo qui était un gros malin fut un des premiers à le penser et déjà il livrait bataille pour « lui » à *Hernani*. Il

déployait le drapeau populiste. « Il faut qu'à une littérature de cour succède une littérature du peuple ». Et une main sur le cœur, l'autre armée de son porte-plume, il se mit à la tâche des années durant jusqu'au corbillard des pauvres. L'œuvre d'Hugo comme celle de Sue fut peut-être une littérature du peuple, en ce sens que voulue pour le peuple, utilisation d'éléments, et décors « peuples ». Comparativement avec Cladel, Vallès, Tillier, Erckman-Chatrian, c'était de l'imagerie plus large et mieux dessinée, peut-être, mais elle se bornait à substituer, au romantisme exotique ou militaire, le romantisme de la misère. Il n'est pas niable qu'elle fut utile, qu'elle ouvrit des chemins et on doit autant à Hugo qu'à Balzac et Zola ce besoin de lecture qui se développa si fort chez les gens de labeur entre 1880 et 1900.

Depuis, non seulement la lecture est un besoin vital, mais écrire tend à devenir un besoin général aussi. Il s'accroît de plus en plus. Et qu'on le veuille ou non, on sera bien obligé avant peu d'en tenir compte. D'autant qu'il y a en puissance dans ce phénomène nouveau un des conflits les plus sérieux qui seront à résoudre dans x années. Jusqu'où écrire est-il une formation, un métier, et l'ensemble des chapelles littéraires et artistiques, une caste supérieure ?

C'est pour une large part la peur de l'issue de ce conflit qui fait se tenir sur leurs gardes les élites. Elles tiennent à leurs privilèges et ne lâcheront le morceau que forcées. Les perpétuels malentendus qui s'accroissent et encombrant les revues et les journaux chaque fois que se pose la question du droit d'expression de « ceux qui ne sont pas de l'élite » ou du « métier d'écrire » ne s'expliquent que par une politique de self-défense.

On veut rester entre clercs. Voilà le centre de la question de la littérature prolétarienne. Écrire a toujours été l'apanage d'une élite et doit rester son fief. Il y a bien quelques exemples d'auteurs très grands qui se sont faits eux-mêmes : Gorky, Landre, Hamsun, Bojer, etc, mais on les a « assimilés ». On ne rougit pas d'eux, loin de là. De même qu'on ne rougit pas de Giono, de Peisson, de Guilloux, pour parler d'auteurs récents. D'ailleurs, dès qu'un auteur s'est imposé, on le veut bien accepter, on ne lui demande pas si c'est à la force du poignet ou par un heureux hasard ou grâce à sa fortune. Par contre, on fera le silence sur l'œuvre d'une Neel-Doff, d'un Lucien Jean, d'un Lucien Bourgeois, d'un Brepson.

On dit communément qu'écrire est un métier, et que l'art

est une longue patience. Est-ce qu'il ne serait pas mieux de ne rien dire et de permettre à ceux qui veulent exprimer quelque chose par l'écrit, donc qui veulent tâter de ce « métier », de montrer leurs essais. Il eût été bien que journaux socialistes et feuilles littéraires leur aient donné le droit d'affichage de temps en temps, au lieu de nier des milliers d'efforts méritoires. Si écrire est un métier, pourquoi serait-il le strict privilège d'une caste. Pourquoi n'importe quel hurluberlu cubain ou autre serait-il sacré grand poète parce que le plus clair de son génie est son argent, et ne montrerait-on que du mépris pour l'effort d'un manuel qui, en plus de son métier vrai qui l'exténue souvent, a fait de son mieux ce métier d'écrire ?

N'apportent-ils, ces écrivains amateurs, pour qui la question d'argent n'est pas primordiale, quelques éléments neufs qui ont quelque valeur, leur expérience vécue, leurs techniques, l'authenticité, le sens de classe qui valent bien le pseudo métier au nom duquel on fera présider une conférence sur le *Sang Noir* de l'écrivain de gauche Guilloux par M. Roland Dorgèlès, édité par Hotchkiss, des mitrailleuses du même nom.

Il est d'autres prétextes :

« *Tant que l'on est occupé à vivre on ne trouve jamais le temps d'écrire* ». C'est M. Gide qui nous l'assure. Un peu vite, car on pourrait lui donner des centaines de démentis. Je puis assurer M. Gide que j'ai écrit la moitié de mes livres étant encore manoeuvre d'usine et que j'avais une vraie fatigue d'ouvrier dont les messieurs de l'Élite ne peuvent avoir une idée que lorsqu'ils sont aux prises avec une bonne sciatique ou une crise d'urémie.

Le vrai, c'est que tous autant qu'ils sont, ils adoptent la politique de l'autruche. Ils ne veulent pas voir. Ils ont admis une fois pour toutes qu'eux seuls ils avaient à parler. Et ils ferment leurs yeux, leurs oreilles, leurs revues, leurs maisons d'édition, leur porte-monnaie à cette question épineuse. Cela durera jusqu'au jour où l'équilibre se rétablira à l'avantage de la communauté, quand écrire ne sera plus une espèce de religion de rapport (rapport d'honneur, de galette, etc.) mais simplement un plaisir humain comme l'amour — par exemple — et non un prétexte à juger et examiner autrui.

Dans le numéro de la N. R. F. de février, M. Gide a cru devoir donner comme étant miennes des idées qui sont plus précisément gidiennes que propres à moi. Je me crois obligé de mettre mes lecteurs en garde au moins pour ce qui est de mon désir de « voir le bûcheron rester bûcheron, le mineur, mineur

ne  
ue  
de  
es  
de  
i-  
i-  
in  
le  
is  
ii

*et que l'ouvrier ne quitte pas son métier, qu'il ne se décline pas en devenant littéraire, ce qui lui ferait perdre saveur et vertu.* Je n'ai jamais ni écrit, ni dit que l'ouvrier doive être l'éternel condamné au travail. Au contraire j'ai toujours marqué ma répulsion pour les parasites qui se targuent d'être l'élite parce qu'ils ont gagné une place dans la « chose littéraire » à coups de billets de banques, de peaux d'ânes, ou par leur situation de famille. Si j'ai déploré souvent le déclassement de tant des nôtres c'est que presque toujours, lorsqu'on a arraché l'un de vous à sa classe, on en a fait un parasite nouveau, un traître admettant que tout est bien dans l'ordre, lui étant rayé des cadres du travail effectif et contrôlé. Une fois qu'il s'est débrouillé qu'importeront les autres !

-  
s  
.  
f

Si je mets tant d'insistance à opposer, à l'auteur qui n'est rien qu'auteur, l'ouvrier auteur par surcroît, c'est que tôt ou tard on trouvera que cet état de fait n'a que trop duré. Sans blague ! Pourquoi notre camarade mineur Malva fait-il ses huit heures à 1.400 mètres sous terre, alors que M. Gide se prélassé dans un fauteuil au 6<sup>e</sup> étage d'un confortable immeuble. S'il ne tenait qu'à moi, je prends le monde entier à témoin que je mettrai Malva dans le fauteuil et M. Gide à la recherche de la saveur et de la vertu dont il parle sans en rien connaître. Le juste ce serait pour le moins qu'ils eussent moitié droit au fauteuil et à la mine.



Je m'excuse de ce préambule, mais il met je pense quelques questions au point ou aidera à leur mise au point. Bien sûr, je ne suis pas un dialecticien et les coupeurs de cheveux en quatre peuvent avoir matière ici pour user de leur esprit et de leurs ciseaux. Qu'ils s'amusez alors. Nous travaillons et continuerons à travailler. Loin de leurs jeux et de leurs sciences, dans tous les pays du monde, des hommes d'usine, des champs, d'atelier, de mines, des coureurs d'océans travaillent ou confrontent ce qu'ils connaissent avec ce qu'on leur donne à lire et à écouter. C'est une classe jusqu'ici honnie, pressurée, exploitée, qui prend conscience de sa valeur, de ses possibilités, de ses droits. Ils sauront se faire écouter. Qu'à l'heure actuelle, heure du front populaire dans le domaine de la politique et alors que le syndicalisme refait son unité, l'audience ne soit pas accordée à cette classe, prouve peut-être combien les intellectuels ont confiance en leur force (force d'inertie cependant !) mais cela ne prouve point qu'ils aient encore

longtemps le privilège de parler au nom de ceux qu'ils ne connaissent que par le profit qu'ils ont de leur existence et de leur travail.

Des hommes parlent. Ils connaissent des milieux, des faits, qu'on ne connaît que par oui dire. Ils sont dans une vie, dans des conditions de vie qu'on ignore. Ils ont lu, ils lisent. On écrit à propos de tant de choses sans vérité ni intérêt, qu'ils ont la téméraire pensée de s'exprimer à leur tour. Ils ont quelque chose à dire eux au moins, et les voilà au travail. Ils envoient leurs essais, des proses, des poèmes, des livres entiers parfois au hasard des adresses. Et presque toujours c'est en vain. En vain qu'ils ont passé des nuits entières, des dimanches, des fêtes, cela durant des mois et des ans parfois. Le silence accueille leurs envois, se referme sur eux, comme une grille. Ils n'avaient pas pensé que le domaine avait l'écritau « *Chasse gardée* ».

Il y eut un temps où les rabkors (correspondants ouvriers) étaient appelés à collaborer dans les journaux communistes. Cela dura peu. C'était, en fait, de la simple démagogie : on prenait des textes signés d'un numéro et c'était autant de collaboration gratuite. Dans le journal des rabkors, ceux-ci seuls avaient droit à l'anonymat et au non paiement. Cela ne rendit point, paraît-il. Cela pouvait-il rendre. Je connais bien des camarades ouvriers qui envoyèrent de bons textes pour... le chiffonnier.



Après la création du groupe libre des écrivains prolétariens, des écrivains russisants, dans la ligne, fondèrent l'A. E. A. R. (As<sup>so</sup> des Écrivains et Artistes révolutionnaires), groupe avec statuts et bonzes. On y parla aussi de rabkors. Les chefs collaborèrent à *Monde* qui mourut presque aussitôt qu'ils s'y mirent. *Monde* défunt est remplacé par *Commune*. Elle est dans sa troisième année, et a bien publié 60 pages de littérature émanant de non littérateurs de carrière. Pas même un cinquantième de la copie publiée. C'est que là aussi, on veut être entre clercs.

Ce sont des constatations. Une autre. Un concours littéraire fut un temps l'honneur de *l'Humanité*. Un livre parut réunissant un choix d'une dizaine de noms alors qu'on eût eu de quoi faire un livre cinq fois plus gros. Pour dix ouvriers qui écrivent, cent pages c'est sans doute suffisant ! Encore prenait-on des précautions pour les présenter. Eugène Dabit

demandait qu'on rejetât toute préoccupation d'ordre esthétique ». Il y avait certains textes qui eussent honoré tous ces messieurs de l'A. E. R. Aussi bien les artistes en prose que les poètes ; je ne citerai que *Marteau et Faucille*, de Marcel Schmidt encore que d'inspiration de propagande. Dabit voulait les excuser de leur gaucherie. Nous ne demanderons pas cela ici. Nous ne présentons pas des élèves, ni des phénomènes ; pas plus que nous ne voulons créer une littérature des gardes-barrières, des maçons, etc., comme on a ironisé maintes fois. Ces textes n'ont pas à être expliqués, défendus comme des devoirs d'écoliers inhabiles. Nous souhaiterions plutôt que ces textes de mineurs, de cheminots, maçons, outilleurs, de facteurs, soient autant de rappels à l'humilité et à la pudeur pour ceux qui se jugent leurs supérieurs.

Voici une poignée d'hommes. Celui-ci, Bourgeu, a fait tous les métiers, et après quarante-cinq ans de travail, dut vivre avec 750 fr. par mois comme gratte-papier, ayant eu la chance encore d'entrer dans une administration. Celui-ci, Francis André, est un authentique péquenot du Luxembourg belge, cet autre, Alfred Bertin, est un ébéniste momentanément dans un autre métier, comme Prugnot qui, devenu ingénieur, les siens s'étant saignés aux quatre veines, vient d'entrer dans un bureau de poste en Alsace. Voici le vieux bavard de facteur Brunel, celui-là vivote sur sa petite retraite. C'est le plus heureux, le seul. Aubin et Faider sont depuis des ans chômeurs. Ils aimaient leur travail. Ils sont des hommes quoi que par leur infortune sous-alimentés et sous estimés. La fois prochaine nous publierons des mineurs, des postiers, des ouvriers d'atelier et de fabrique. On lira également bien entendu les textes qui arriveront par la revue. Plus il y en aura, plus on aura de force à réclamer que les confrères suivent l'initiative qu'ouvre *Esprit*.

■

Faider, Bourgeu, Aubin, Brunel, Pugnot, Francis André, Bertin. Ces sept hommes parmi des centaines d'autres qui écrivent comme eux après leurs heures de travail.

Sept parmi des centaines qui ont des choses à dire.

Laissons-les parler. Entre eux, et leurs pseudo porte-parole habituels, on sera libre de choisir. On peut toujours préférer les petits travaux de dames des assis et des rassis de la

Société des gens de lettres et de l'Élite des lettres à ces témoignages ou ces récits qui ont pour mérite premier d'être en contact direct avec le réel.

En tous cas, nul ne pourra nier que leurs auteurs avaient autant le droit à la publication que tant de pontifes ou de bonshommes ayant un nom dans la société des lettres où depuis des millénaires on a surtout travaillé à l'empaillage de la vie.

Henri POULAILLE.

## REPRISE INDIVIDUELLE

Un matin, la camionnette du gros Schladen était arrêtée devant l'atelier de Grégoire, le mousse déchargeait des vieux morceaux de bois de coffrage.

Pierre causait avec le charpentier. Il faisait un temps calme. Les ombres des feuilles, sur la route, étaient immobiles. Autour des ombres, la terre était éclatante et chaude.

Labalette arriva, cheveux au vent, lèvres retroussées, exubérant. Grandes claques sur les épaules, rires, bousculades. — « Sacré Bon Diouss, Sacré Bon Diouss ! »

Tout enriant, Labalette s'installa au volant de la voiture.

— Hola, hé ! fit le gros Schladen. J' m'en retourne, moi !

— T'en retourneras tout à l'heure ! J' vais chercher des cigarettes. Dans cinq minutes, tu l'auras ton taxi !

— Attention, hein, attention, pa' c' que...

Pa' ç' que Schladen était responsable de sa voiture.

— Mais oui, mais oui, mon vieux... Dans cinq minutes...

Tu viens, Fabre ?

Fabre s'assit à côté de Labalette.

Ah ! on filait sur la route ! Le pied de Labalette jouait avec l'accélérateur. Une des mains de Labalette lâchait le volant, sautait en l'air.

— Ah ! Ah !

Et la main retombait.

— Ah ! Ah !